

Rencontre avec les Franciscains du Bronx

Des frères au cœur de la jungle urbaine

A New York, on est habitué à ce qui sort de l'ordinaire. Les citoyens ont les yeux et les oreilles occupés en permanence. Or, des spécimens étranges réussissent encore à attirer l'attention. On les appelle les Franciscains du Renouveau.



ISABELLE COULOMBE

Leur crâne rasé, leur longue barbe ébouriffée, leur robe de bure grise tranchent avec le

look urbain flash qu'on arbore dans certains arrondissements.

Pourtant, ils semblent parfaitement à l'aise dans leur milieu. On leur a donné le nom du quartier où ils ont élu domicile: les Franciscains du Bronx.



Quelques hommes habitant au Centre St-Antony, résidence de 65 chambres individuelles entretenues par les Franciscains du Renouveau, anciennement un immeuble incendié servant de local aux «dealers» du quartier (photos I. Coulombe).

Ils ont même retapé une partie de la «East 156th street» depuis leur arrivée.

RECONSTRUIS MA MAISON...

En 1987, huit capucins de New York ressentent le besoin de vivre leur vœux de façon encore plus radicale.

Dégagés de leur engagement, ils fondent la communauté des Francis-

←
Depuis leur arrivée, les Franciscains ont rénové plusieurs bâtiments de la 156^e rue. Leur travail a eu un effet positif sur la vie du quartier.





«Dans la chapelle de St-Crispin, quelques-uns s'adonnent à la prière. L'un est assis par terre dans un coin, recueilli sous son capuchon; l'autre s'agenouille à l'entrée de la chapelle. Pas de formalité avec Dieu.»

cains du Renouveau, parce que, disent-ils, ils se sentent appelés à concentrer leur vie sur leur conversion personnelle et l'évangélisation.

Les huit compères américains déménagent dans le Sud du Bronx, dans le presbytère d'une paroisse polonaise abandonnée, qu'ils rénoveront eux-mêmes.

Dans les bâtiments de la paroisse, ils ouvrent un foyer de 18 lits pour les sans-abri.

«Nous pouvions voir le ciel de l'intérieur», se souvient frère Sylvester en parlant du presbytère.

Leur présence ne tarde pas à porter du fruit. En 1993, On leur confie les restes d'un immeuble incendié, qui jusqu'alors abritait un florissant commerce de drogue ouvert 24 heures.

«À notre arrivée, c'était l'après-guerre. Le quartier était ravagé par l'alcool. C'est



Frère Dominic et frère Ste-Claire-Pio posant pour la journaliste.

pour ça que nous sommes venus», dit-il.

Les franciscains retroussent leurs manches et entament les réparations.

Aujourd'hui, le Centre St-Anthony offre des ateliers de réinsertion et 65 chambres individuelles pour d'anciens sans-abri.

À l'arrière de leur presbytère, ils ont aussi recyclé une ancienne école. Des jeunes viennent s'asseoir sur les bancs de classe pour écouter des cours de catéchisme. Et ils vont ensuite s'entraîner pour le tournoi de basket organisé par les frères.

UNE VIE SIMPLE

Aujourd'hui, 85 gaillards, répartis dans sept maisons, ont tout quitté pour embrasser les vœux de pauvreté, chasteté, obéissance. «No money, no honey, one boss», comme ils aiment le répéter (pas d'argent, pas de blonde, un seul patron).

Beaucoup se disent séduits par l'authenticité de la fraternité. En effet, pas de faux anges parmi eux. Des hommes bien plantés, disant franchement ce qu'ils pensent.

Leur modèle: Jean-Paul II. «Le pape est notre héros», proclament-ils.

Dans la chapelle de St-Crispin, quelques-uns s'adonnent à la prière. L'un est assis par terre dans un coin, recueilli sous son capuchon; l'autre s'agenouille à

l'entrée de la chapelle. Pas de formalité avec Dieu.

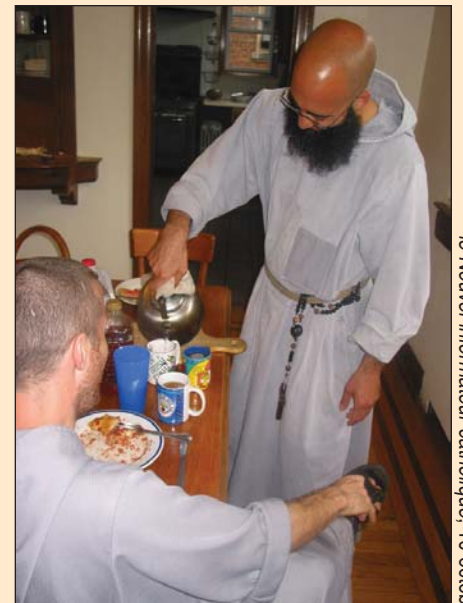
Une rapsodie «Hip Hop» s'élevant vers la fenêtre de la chapelle interrompt le silence de temps à autre.

Ou peut-être est-ce la prière des franciscains qui perturbe le bruit de la ville?

Dans le coin droit de la chapelle, règne une image de Notre-Dame de la Guadeloupe.

Frère Dominic, un ancien soldat de Nouvelle-Zélande, lui confie les enfants à naître pendant les intercessions.

La cause leur tient à cœur. Beaucoup



Atmosphère détendue autour d'une bonne tasse de thé.

ont pris l'habit gris pour proclamer l'évangile de la vie.

Certains se sont même fait arrêter et emprisonner pour avoir eu le culot de s'asseoir dans l'entrée d'une clinique d'avortement.

«*Nous faisons de l'évangélisation de rue à tous les vendredi, et, en général, les gens réagissent très bien, note le frère Sylvester. Notre travail pro-vie, par contre, provoque des réactions beaucoup plus agressives. Mais même s'ils nous crient des injures, nous ne répondons jamais par la haine. Quand nous choisissons la non-violence, les personnes changent; autrement, votre présence leur est insupportable.*»

Après le temps prière et un souper

animé par une joyeuse camaraderie, quelques frères retournent auprès des sans-abri au centre Padre Pio.

Dans cet ancien taudis, ils ont réussi à créer une ambiance familiale.

Plus que des murs et des toits, ils ont construit un chez-soi pour les laissés-pour-compte. Un lieu où les besoins de l'âme ont autant de place que les besoins du corps. ♦

→

Frère Sylvester regarde avec fierté les travaux que les frères ont accompli dans l'église de l'ancienne paroisse polonaise abandonnée, qui est redevenue le lieu de culte vivant qu'elle était autrefois (photo I. Coulombe).



Des homosexuels canadiens manquent à l'appel?

Le printemps dernier, au beau milieu de la dernière campagne électorale fédérale, alors que le débat sur les mariages gais était à toute fin pratique ajourné, Statistique Canada publiait une donnée longuement attendue: le nombre de Canadiens qui se déclarent homosexuels. Elle divulguait ainsi les toutes premières mesures nationales récoltées sur le sujet depuis sa création en 1918. Ses conclusions: un pour-cent de la population!



MICHEL LIZOTTE

Ce résultat n'a pas manqué d'en étonner plusieurs, dont certains représentants des organismes engagés dans la promotion de l'homosexualité qui estimaient depuis longtemps cette propor-

tion à 8 ou 10 %. Plusieurs ont contesté la signification à donner à cette marque en niant qu'elle traduisait la réalité, créant ainsi une certaine confusion dans l'opinion publique.

Que doit-on penser de tout cela? Statistique Canada s'égarerait-il dans l'interprétation qu'il donne à cette mesure? Se serait-il embourbé quelque part entre ses procédures et ses arrondissements aléatoires pour ensuite livrer à la population une enquête bidon? Où est-il possible que ce soit les militants de la cause homosexuelle qui surestimeraient le poids démographique de leurs troupes?

Le 15 juin dernier Statistique Canada publiait les données de son *Enquête sur la santé dans les collectivités canadiennes* (ESCC): un sondage de grande envergure mené auprès de 135 000 Canadiens pendant toute une année, de janvier à décembre 2003.

En plus de s'intéresser à la tendance sexuelle des Canadiens, l'enquête examinait également la situation de l'obésité au pays, du tabagisme et des soins de

santé en clinique familiale. Le but de l'exercice: fournir au public des données fiables, exhaustives et comparables pour 126 régions socio-sanitaires, soit à peu près tout le territoire canadien, excluant les réserves indiennes, certaines régions éloignées (comme le Nunavut) et certains citoyens (comme les membres réguliers des forces armées).

Sur la seule fraction de l'ESCC portant sur la tendance sexuelle, 83 729 hommes et femmes âgés de 18 à 59 ans ont participé aux entrevues téléphoniques confidentielles qui étaient dirigées par les spécialistes de StatCan.

CONCEPT ET CONTEXTE

Pierre Turcotte, qui travaille pour l'organisation depuis 20 ans, a traversé toutes les étapes de préparation de cette enquête. Selon lui, si Statistique Canada s'est intéressé au phénomène de l'homosexualité dans notre société, c'est qu'une modification a été apportée à la loi canadienne sur les droits de la personne en 1996, ajoutant *l'orientation sexuelle* au chapitre